

enfin un grand nombre d'articles sur l'histoire militaire, dans le *Dictionnaire de la Conversation* et autres recueils.

BARDIN DE LA MOSELLE (Libre), né en 1794. Il servit quelque temps dans l'artillerie, fut ensuite chargé du cours de mathématiques à l'Ecole d'application de Metz, et nommé membre du conseil municipal de cette ville, où il fut un des fondateurs des cours gratuits des sciences appliquées à l'industrie. Représentant du peuple à la Constituante de 1848, il soutint la république contre les diverses factions monarchiques, et entra, après la session, à l'Ecole polytechnique comme chef des travaux graphiques. Il a publié : la *Topographie enseignée par des plans-reliefs et des dessins*, avec texte explicatif (1856).

BARDIS s. m. (bar-di). Mar. Batardeau qui sert quand on abat en carène.

BARDISME s. m. (bar-di-sme — rad. *barde*, poète). Etat, manière de vivre des bardes : *Le bardisme serait aujourd'hui puni comme vagabondage. Le bardisme se conserva plus longtemps et plus purement chez les Bretons insulaires que chez les Gaulois.* (De Pontécoulant.) « Caractère de la poésie et de la musique des bardes : *Il ne convient d'imiter ni de mépriser le bardisme.* »

BARDIT s. m. (bar-di — du bas lat. *barditus*, clameur). Chant de guerre des Germains et des Gaulois : *Les Francs entonnent le bardit à la louange de leurs héros.* (Chateaub.) *Le druide chrétien entonna Les-Breïs, ce vieux bardit national, si doux à l'oreille des Bretons.* (E. Sue.) *Il n'y a rien de tel qu'un bardit gaulois pour faire passer le temps, et manœuvrer les rames en cadence.* (E. Sue.)

— Par ext. Chant national : *Les nouveaux Américains, nourris à l'école de la Grèce, avaient un bardit général.* (Chateaub.)

— **Encycl.** Le bardit, selon l'opinion la plus commune et la plus probable, était un chant de guerre que les bardes improvisaient ou entonnaient sur le champ de bataille, pour enflammer le courage des guerriers, et que ceux-ci répétaient en chœur avec des éclats de voix formidables. Tacite, dans ses *Mœurs des Germains*, en parle de la manière suivante : « Les Germains, dit-il, ont des vers qui leur tiennent lieu d'annales ; ils ont aussi un chant, nommé bardit, qui sert à échauffer leur vertu guerrière. Au moment de l'action, ce chant leur présage quel en sera le succès, et, selon la manière dont il a été entonné, ils tremblent ou ils feront trembler leurs ennemis. Dans le bardit, les paroles ont moins d'importance que le ton, et on peut le considérer comme la bruyante explosion de l'enthousiasme guerrier. Il est formé de sons vagues et entrecoupés, d'accents rudes et heurtés. Pour les produire, les Germains rapprochent leur bouchier de leur bouche, afin de rendre, par la répercussion, leur voix plus forte et plus effrayante. » Cette description de Tacite a donné lieu à bien des commentaires : plusieurs érudits ont prétendu que Tacite n'avait pas écrit *barditum*, mais *barritum*, et comme ce dernier mot sert à désigner le cri rauque de l'éléphant, ils en ont conclu que les Germains, au lieu de chanter des vers improvisés par leurs bardes, ne faisaient que pousser des cris pour effrayer ceux qu'ils allaient combattre. Cette opinion n'est pas dépourvue de probabilité, puisque l'histoire nous apprend qu'en effet, beaucoup de peuples barbares ont eu et ont encore l'habitude de se précipiter sur leurs ennemis en poussant de véritables hurlements, soit pour s'animer eux-mêmes au combat, soit pour jeter l'effroi dans les rangs opposés. Mais comme on lit *barditum* dans certaines éditions de Tacite, et comme ce mot semble signifier chant des bardes, il ne paraît pas non plus improbable que les Germains eussent des chants guerriers, des bardits, et que les bardes qui entonnaient ces chants avant ou pendant la bataille remplissent ainsi le même office que nos musiques militaires, ou nos tambours battant la charge pour soutenir l'ardeur de nos soldats. Notre chroniqueur Eginhard rapporte que Charlemagne avait pris soin de recueillir les bardits qui se chantaient chez les Saxons ; mais si ce recueil a jamais existé, il est perdu depuis longtemps. Quoi qu'il en soit, si ce n'est pas chez les Germains que les bardes entonnaient des chants de guerre, on ne peut nier que cet usage n'ait été suivi chez d'autres peuples celtiques, et cela suffit pour attester la réalité des bardits. Dans des temps plus modernes, nous voyons la fameuse chanson de Roland et Olivier jouer à peu près le rôle du bardit des Germains, et, bien plus récemment encore la *Marseillaise* de Rouget de l'Isle, a été un véritable bardit pour les immortelles armées de notre grande République. C'est aux accents guerriers de cet hymne patriotique que nos jeunes conscrits, armés à la hâte, à peine vêtus, manquant souvent de nourriture, purent culbuter les bataillons exercés de ceux qui voulaient arrêter l'essor de notre liberté naissante.

Nous allons donner ici deux des bardits les plus célèbres :

BARDIT DU ROI REGNER LODBROG.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée dans le temps où, jeune encore, j'allai vers l'Orient préparer une proie sanglante aux fous dévorants. Toute la mer ne semblait

qu'une seule plaie, et les corbeaux nageaient dans le sang des blessés. »

« Nous nous sommes battus à coups d'épée le jour de ce grand combat, où j'envoyai les peuples de Helsingie dans le palais d'Odin. De là, nos vaisseaux nous portèrent à l'Isa, où les fers de nos lances, fumant de sang, entamaient à grand bruit les cuirasses, et où les épées mettaient les boucliers en pièces. »

« Nous nous sommes battus à coups d'épée, ce jour où j'ai vu dix mille de mes ennemis couchés sur la poussière près d'un cap d'Angleterre. Une rosée de sang dégouttait de nos épées ; les flèches mugissaient dans les airs en allant chercher les casques. C'était pour moi un plaisir aussi grand que de tenir une belle fille dans mes bras. »

« Nous nous sommes battus à coups d'épée, le jour où mon bras fit toucher à son dernier crépuscule ce jeune homme si fier de sa belle chevelure, qui recherchait les jeunes filles dès le matin et se plaisait tant à entretenir les veuves. Quelle est la destinée d'un homme vaillant, si ce n'est de tomber des premiers au milieu d'une grêle de traits ? Celui qui n'est jamais blessé passe une vie ennuyeuse, et le lâche ne fait jamais usage de son cœur. »

« Nous nous sommes battus à coups d'épée. Il faut qu'un jeune homme se montre de bonne heure dans les combats, qu'un homme en attaque un autre ou lui résiste. Ça été là tousjours la noblesse d'un héros, et celui qui aspire à se faire aimer de sa maîtresse doit être prompt et hardi dans le fracas des épées. »

« Nous nous sommes battus à coups d'épée ; mais j'éprouve aujourd'hui que les hommes sont entraînés par le destin. Il en est peu qui puissent résister aux décrets des fées. Eussé-je cru que la fin de ma vie serait réservée à Ella, lorsqu'à demi mort je répandais encore des torrents de sang, lorsque je précipitais les vaisseaux dans les golfes de l'Ecosse, et que je fournissais une proie si abondante aux bêtes sauvages ? »

« Nous nous sommes battus à coups d'épée ; mais je suis plein de joie en pensant qu'un festin se prépare pour moi dans le palais d'Odin. Bientôt, assis dans la brillante demeure d'Odin, nous boirons de la bière dans les crânes de nos ennemis. Un homme brave ne redoute point la mort. Je ne prononcerai point des paroles d'effroi en entrant dans la salle d'Odin. »

« Nous nous sommes battus à coups d'épée. Ah ! si mes fils savaient les tourments que j'endure, s'ils savaient que des vipères empoisonnées me déchirent le sein, avec quelle ardeur ils souhaiteraient de livrer de cruels combats ! La mère que je leur ai donnée leur a laissé un cœur vaillant. »

« Nous nous sommes battus à coups d'épée ; mais à présent je touche à mon dernier moment. Un serpent me ronge déjà le cœur. Bientôt le fer que portent mes fils sera noirci dans le sang d'Ella ; leur colère s'enflammera, et cette jeunesse vaillante ne pourra plus souffrir le repos. »

« Nous nous sommes battus à coups d'épée dans cinquante et un combats où les drapeaux flottaient. J'ai, dès ma jeunesse, appris à rougir de sang le fer d'une lance, et je n'eusse jamais cru trouver un roi plus vaillant que moi. Mais il est temps de finir, Odin m'envoie ses déesses pour me conduire dans son palais. Je vais, assis aux premières places, boire de la bière avec les dieux. Les heures de ma vie se sont écoulées, je mourrai en riant. »

BARDIT DE HARALD LE VAILLANT.

« Mes navires ont fait le tour de la Sicile. C'est alors que nous étions brillants et magnifiques. Mon vaisseau brun, chargé d'hommes, voguait rapidement au gré de mes desirs ; avide de combats, je croyais naviguer toujours ainsi. Cependant une fille de Russie me méprise. »

« Je me suis battu dans ma jeunesse avec les peuples de Dronheim. Ils avaient des troupes supérieures en nombre. Ce fut un terrible combat ; tout jeune que j'étais, je laissai leur jeune roi mort sur le champ de bataille. Cependant une fille de Russie me méprise. »

« Un jour, nous n'étions que seize dans un vaisseau ; une tempête s'éleva et enfila la mer, elle remplit le vaisseau chargé, mais nous le vidâmes en diligence. J'espérais de là un heureux succès. Cependant une fille de Russie me méprise. »

« Je sais faire six exercices ; je combats vaillamment ; je me tiens fermement à cheval ; je suis accoutumé à nager ; je sais courir sur des patins ; je lance le javelot ; je m'entends à ramer. Cependant une fille de Russie me méprise. »

« Peut-elle nier, cette jeune et belle fille, que ce jour où, posté près de la ville dans le pays du midi, je livrai un combat, je ne me sois servi courageusement de mes armes, et que je n'aie laissé après moi des monuments durables de mes exploits ? Cependant une fille de Russie me méprise. »

« Je suis né dans le haut pays de Norvège, là où les habitants manient si bien les arcs ; mais j'ai préféré conduire mes vaisseaux, l'effroi des peuples, parmi les écueils de la mer, et loin du séjour des hommes, j'ai parcouru les mers. Cependant une fille de Russie me méprise. »

BARDOCUCULLE s. m. (bar-do-ku-kule — lat. *bardocucullus*, même sens, formé de *cucullus*, capuchon). Antiq. Sorte de cape munie d'un capuchon, que les Gaulois de Langres et de Saintes portaient pour ne pas être reconnus, et que les Romains adoptèrent pour s'en servir dans le même but.

BARDOIRE s. f. (bar-doi-ro). Entom. Nom que l'on donne au hanneton dans quelques provinces.

BARDON (Michel-François DANDRÉ-), appelé quelquefois par erreur *André Bardon*, peintre, graveur et littérateur français. V. DANDRÉ-BARDON.

BARDON DE BRUN (Bernard), ecclésiastique, né à Limoges, mort en 1625. Il a composé une tragédie de *Saint-Jacques* (Limoges, 1596). Cette pièce, qui tient beaucoup des anciens mystères, a été représentée à Limoges par les jésuites de Saint-Jacques, le jour de la fête de leur patron.

BARDOS, commune du dép. des Basses-Pyrénées, arrond. de Bayonne ; popul. aggl. 117 hab. — pop. tot. 2,518 hab.

BARDOT ou **BARDEAU** s. m. (bar-do — rad. *barde*, selle). Mamm. Petit mulet produit par l'accouplement d'un cheval et d'une ânesse : *L'équipage se composait de trois bardots d'Auvergne.* (Le Sage.) *Comme les mœurs ressemblent plus à leur mère qu'à leur père, le BARDEAU se rapproche plus de l'âne que du cheval.* (Focillon.)

— Petit mulet qui marche en tête de la troupe et porte les provisions du muletier.

— Fig. Homme sur qui on se décharge de tout, comme sur le bardot de la caravane. « Homme ou bête qui est en butte aux plaisanteries et aux mauvais traitements : *Ce domestique est le bardot de la maison. L'âne est le jouet, le plastron, le bardot des rustres, qui le conduisent le bâton à la main, qui le frappent, le surchargent, l'excèdent sans précaution, sans ménagement.* (Buff.) »

— Loc. fam. *Passer pour bardot*, Passer par-dessus le marché, ne pas payer son écot, comme un bardot dont on ne compte pas la consommation, sur une grosse dépense. « Fig. Etre accepté sans réclamation : *Il a fallu que j'aie fait cette digression ; il faut qu'elle passe pour bardot sans payer péage.* (Brantôme.) »

— Imprim. Papier de rebut.

— **Encycl.** Issu de l'ânesse et du cheval, le bardot a les caractères des deux espèces qui l'ont produit. Il est moins bien conformé que le mulet ordinaire, et, en général, les diverses parties de son corps ne sont pas bien proportionnées. Tantôt il a la tête trop longue, trop grosse, trop lourde ; tantôt il a la mâchoire inférieure plus longue ou plus courte que la supérieure ; presque toujours l'encolure est excessivement mince, le dos voûté et la croupe tranchante. Ordinairement, le bardot n'a pas les oreilles aussi longues que le mulet ; mais il a plus de crins aux extrémités, à l'encolure et à la queue. Il est plus sobre et plus robuste, quoique plus petit. C'est un animal véritablement précieux pour les pays de montagnes, où les fourrages sont rares.

Si l'on veut obtenir de beaux bardots, il faut, avant tout, avoir soin de corriger les défauts de conformation de l'ânesse, en cherchant dans le cheval des formes qui leur soient opposées. Mais ce discernement est difficile à faire, s'il n'est pas tout à fait impossible. C'est pour cela que, généralement, quand on veut avoir un mulet, on préfère avec raison l'obtenir de l'âne et de la jument. Le cheval, du reste, couvre assez facilement l'ânesse ; mais celle-ci ne retient pas toujours. Aussitôt que l'ânesse a été fécondée par le cheval, elle exige des soins particuliers ; il faut surtout la surveiller à l'approche du terme de la gestation, car le part est, en général, plus pénible que pour la naissance d'un ânon. Plus exigeant que le produit de l'âne, celui du cheval épuise outre mesure l'ânesse qui le nourrit ; il faut donc soigner le régime de la mère et donner au jeune bardot de bons aliments dès qu'il est capable d'en prendre, afin de faciliter son développement.

Ce qui précède est le résumé complet de ce qu'on dit du bardot la plupart des écrivains anciens et modernes. Aucun d'eux, que nous sachions, n'avait songé à nier son existence, tous même semblent l'avoir considéré comme un animal dont l'usage, sans être aussi répandu que celui de l'âne et du mulet, était cependant assez général. Seul, dans ces dernières années, M. Eugène Gayot a prétendu que le bardot n'existe pas et n'a jamais existé. Quoique, après avoir lu ce qui précède, cette opinion puisse sembler paradoxale, nous avouons, pour notre compte, la partager entièrement. Pour que le lecteur puisse se prononcer en parfaite connaissance de cause, nous ne pouvons mieux faire que de citer les lignes suivantes, consacrées au bardot par M. Gayot lui-même dans l'*Encyclopédie d'agriculture* : « Tous les écrivains, dit-il, qui ont parlé du mulet proprement dit ont consacré quelques pages à l'étude du bardot. Les ouvrages les plus récents, copiés des anciens traités, semblent encore renchérir sur les premiers. En les lisant, on croirait que le bardot est un animal usuel, qui tient une certaine place dans l'économie du bétail. Cependant on n'en voit nulle part ; si l'on s'enquiert, on ne trouve

personne qui en ait vu. On arrive donc à cette conclusion : le bardot est un mythe, ceux qui en parlent ne le connaissent point ; ils ne font que transmettre, sous une forme plus ou moins rajournée, une tradition sans utilité ni valeur. Il n'y a pas de raison pour que de l'union du cheval et de l'ânesse il ne résulte pas un produit quelconque. Mais ce dernier ne s'est pas montré dans des conditions de formes, de structure, d'aptitude, assez recommandables pour qu'on ait trouvé intérêt à le multiplier, à le cultiver. » D'après M. Eugène Agraull, de Niort, on désigne dans le Poitou, sous le nom de *bardot*, la variété d'âne la plus petite, à poil café au lait et à zébrures, qui n'y est l'objet d'aucun élevage. « Jamais on n'a songé, dit-il, à accoupler le cheval à l'ânesse. Si parfois, dans la lande, quelque jeune poulain trop ardent a sailli une ânesse, cela n'a pu être que le résultat du hasard et nullement le fait d'une industrie quelconque que l'homme aurait voulu créer. »

BARDOTIER ou **BARDOTTIER** s. m. (bardot-tié — rad. *bardeau*). Bot. Arbre de la famille des sapotacées et du genre imbricaire, qui croît à l'île de la Réunion, et dont le bois sert à faire des bardeaux pour couvrir les maisons.

— **Encycl.** Le bardotier est une espèce du genre imbricaire, qui appartient à la famille des sapotacées. C'est un arbre assez élevé, à feuilles pétioles, ovales, entières, glabres, luisantes, coriaces, alternes, rapprochées au sommet des rameaux ; à fleurs pendantes à l'extrémité de longs pédoncules irrégulièrement groupés aussi au sommet de ces rameaux ; à fruits ombiliqués, de la grosseur d'une pomme. Cet arbre croît à l'île de la Réunion. Son bois, roussâtre, dur, d'un grain fin, est débité en bardeaux ou petites planches, pour couvrir les toits des maisons ; de là le nom de l'arbre. On l'emploie aussi dans l'ébénisterie. Les fruits sont comestibles. Cet arbre est encore confondu, avec quelques autres, sous la dénomination un peu vague de bois de natte.

BARDOU (Jean), prêtre et littérateur, né près de Sedan en 1729, mort en 1803. Il était curé à Rilly-aux-Oies, en Champagne. Il a écrit : *Esprit des apologistes de la religion chrétienne* (1776) ; *les Amusements d'un philosophe solitaire* (1783), ainsi que quelques ouvrages d'une gaieté un peu vive, comme *l'Histoire de Laurent Marcel ou l'Observateur sans préjugés* (Bouillon, 1770).

BARDOU aîné (Oscar-François), acteur français, né à Montpellier en 1804, mort à Neuilly en 1863. Destiné aux affaires, il entra, à dix-huit ans, dans l'étude d'un de ses frères, avoué à Nîmes, et s'essaya bientôt sur les théâtres de société de cette ville, dans les rôles tragiques, où il n'obtint que des succès d'hilarité. Abandonnant un genre si peu favorable à ses moyens, il se hasarda dans les secondes basses, se fit écouter, cette fois, avec plaisir, et ne tarda pas à suivre une troupe nomade qui faisait les délices de Carcassonne, de Pézenas et de Béziers. Toutefois, quelques coups de sifflet l'avertirent, chemin faisant, que l'opéra n'était pas encore son fait ; supposant que sa voix de seconde basse serait plus à l'aise dans le vaudeville, il abdiqua une seconde fois et se voua enfin au couplet de facture. Jusqu'à la fin de 1829, Bayonne, Anvers, Brest et Toulouse l'applaudirent successivement, et Paris le réclama bientôt. Ses débuts au Vaudeville (juin 1835), dans quelques rôles de Bernard-Léon : *Giraudeau*, de *Pourquoi ?* Crochard, du *Bal d'ouvriers*, puis dans *l'Ami Grandet*, rôle établi par Volny, eurent peu d'éclat. Mais *Rigoletti* et *Paris dans la comète*, où il s'était lui-même arrangé des rôles épisodiques, lui valurent une popularité qui s'accrut encore par *Une Femme raisonnable*, le *Protégé*, l'*Article 960*, le *Frère de Piron*, les *Mémoires du diable* (1842), les *Petites Misères de la vie humaine*, un *Péché de jeunesse*, *Manche à manche*, la *Gazette des Tribunaux*, etc. Dans *Passé minuit*, Bardou a partagé le succès d'Arnal, et le piquant de l'affaire, c'est que la colère réjouissante d'Arnal contre Bardou et l'antipathie si naturelle de Bardou pour Arnal n'avaient rien de joué, au contraire.

— « Il me fait manquer la plupart de mes effets, » disait le premier. — « C'est un mauvais coucheur qui tire la couverture à lui, » grommelait le second. Et la pièce jouée, les deux partenaires affectaient de ne se point saluer dans la coulisse. Bardou a tour à tour appartenu au Vaudeville et aux Variétés. C'est à ce dernier théâtre qu'avec Bouffé, il était toujours rappelé après le *Muet d'Inguillaie* et les *Chansons de Béranger*. Il y a créé, notamment, le *Maitre d'armes* (décembre 1850).

Le jeu de Bardou se distinguait par la franchise, le naturel et la vérité. Il excellait à rendre les différents patois. Quelques-unes de ses créations, *Jean Gauthier* entre autres, ont prouvé qu'il pouvait, après avoir provoqué les éclats d'un fou rire, exciter l'attendrissement et les larmes.

BARDOUIL, c'est le nom que les Arabes donnent à Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon (qu'ils appellent *Kondefri*). Baudouin est beaucoup plus populaire chez les chroniqueurs musulmans que son frère Godefroy. D'après eux, Baudouin, dont le royaume comprenait non-seulement Jérusalem et la Palestine, mais encore différentes parties de la Sy-